

On trouve de tout dans le dee-jay bag de Frédéric Beineix. Du funk, des tubes, de la House, de la Bossa, un peu d'afro, quelques ovnis. Son mot-clé, c'est « crossover », qu'il utilise à loisir pour qualifier sa musique. Eclectisme et ouverture d'esprit représentent autant d'années de pillage de greniers, de trocs de vinyles et de trouvailles de perles rares. Autant dire qu'il ne fait certainement pas partie de cette génération de prescripteurs de tendance à la culture musicale périssable. S'il mentionne aussi aisément les compositeurs français de bandes originales de films des années 70 comme Michel Magne, Alain Goraguer, Michel Colombier ou François de Roubaix, ce n'est pas par hasard.

Zimpala

Cinématique ? C'est justement l'adjectif qu'il utilise le plus pour catégoriser la musique de sa formation Zimpala, ou celle qu'il distille au fil des histoires qu'il raconte aux platines. Le flegme souple, il parle avec nonchalance de la petite histoire qui l'a mené jusqu'ici, de ses débuts à Toulouse jusqu'à sa rencontre à Bordeaux avec David Walters, membre de Zimpala et co-équipier au sein de l'écurie Fantômas Records, qui abritait leurs premières aventures discographiques depuis 1996 sous la forme de compilations de raretés groove françaises dont l'épique *Sexopolis*. « Il travaillait dans le club où je jouais, un endroit incroyable pour l'époque, tenu par un fou de soul qui programmat Jamiroquai et Jhelisa. » Le premier album de Zimpala, *AlmaViua* confronte les influences respectives des deux DJ's : les musiques black dont Frédéric s'est imprégné à Londres à la fin des années 80 lors des soirées au Dingwalls (à la période où émerge un jeune DJ au physique de teenager nommé Gilles Peterson), mais aussi les rythmiques house que David joue régulièrement pendant ses sets. Entre eux, le principe des vases communicants fonctionne à bloc, chacun s'inspire du background musical de l'autre.

Au moment où l'aventure Fantômas périclité, Zimpala signe sur le label Platinum, et poursuit sa trajectoire jusqu'à ce second album *The Breeze Is Black* qui sort ces jours-ci, avec beaucoup de Frédéric (associé en grande partie aux quatre musiciens et à l'auteur et interprète Noémie Brosset), et nettement moins de David, présent sur un seul des titres de l'album, et désormais très occupé à travailler sur son projet solo pour le label des Gotan Project, Ya Basta. Quels ingrédients y-a-t-il désormais dans la marmite Zimpala ? « Plus de pop, moins de World », affirme Frédéric. A l'écoute de ce disque protéiforme, l'évolution évidente vers un univers fusionnel est toujours de mise, mais les ingrédients s'affinent. Quelques effluves dub, une présence latine bien plus discrète, une pincée de jazz, des touches disco, deux-trois clins d'œil sixties, un groove certain et une création à la classe indéniable. Les secrets de fabrication ont eux aussi bougé avec le temps : « Sur le premier album, je réfléchissais à des idées de morceaux à partir de sonorités et de samples, et je bâtissais une petite histoire sur laquelle les musiciens venaient développer leur propre mélodie. A présent, on travaille de plus en plus d'une façon traditionnelle, à partir de nos propres compositions. »

Un coup d'œil à leur prestation scénique programmée fin mars à Paris fut la preuve que le collectif Zimpala se décline aussi en version live, ce qui n'est pas toujours le cas de productions soignées de cette teneur. Versatile et éclectique, Zimpala se foutent royalement de l'appartenance à une chapelle musicale (« On n'a pas envie d'être catalogués dans un style ou formaté dans une tendance ») et semblent à l'évidence bien partis pour poursuivre leur route sur la belle lancée qui les a amenés jusqu'ici.

Texte Thomas S.

Album ZIMPALA *The Breeze is Black* (Platinum Records)

Singles ZIMPALA *Adios* – Remix by A-One (Platinum Records) et ZIMPALA *The Breeze is Black* – Remix by Moonstarr and Bobby Hughes Experience (Platinum Records)





Stereophonics

Texte par E. Lameignère - Photographie par RGM

Après avoir acquis « juste assez d'éducation pour jouer » (*Just Enough Education to Perform*, leur dernier album, sorti en 2001) où sont donc allés les Stereophonics pour revenir avec ce qui pourrait préfigurer leur meilleur album à ce jour ? *You gotta go there to come back* s'annonce comme un disque concis et précis, mature et vigoureux et probablement plus complexe que les trois précédents opus [dont *Words around* (1997) et *Performance and Cocktails* (1999) NDLR] ... Les trois Gallois se baladent sur les chemins de traverse qu'ont empruntés avant eux les oh ! combien trop furtifs Blind Melon et les bons vieux Black Crowes. Rencontre à la Villa Royale, demeure baroque, chic et toc, installée à Pigalle comme un décor égaré du *Moulin Rouge* exubérant de Baz Luhrmann, avec Richard Jones, le bassiste et Stuart Cable, le batteur. De l'autre côté de la pièce, Kelly Jones a les honneurs de la télévision. Une légère gueule de bois semble flotter dans l'air. Entretien *comfortably numb*.

Lorsqu'on leur demande ce qu'il y a de pire, selon eux, qu'une interview, Stuart Cable, cheveux longs et tiags plantées dans les pofus, s'exclame : « Il y a plein de choses pires qu'une interview, travailler dans le bâtiment par exemple (rires)... Avoir une vie normale. » Mais c'est quoi une vie normale est-on en droit de demander à ces gars sortis d'un village paumé du Pays de Galles ? Cable poursuit à peine plus sérieux : « Une vie normale c'est la vie que nous avons auparavant, c'est-à-dire être bourré une seule fois par semaine. Alors que maintenant on est bourrés tous les soirs (rires) ! ».

Cette vie ordinaire qui constitue d'ailleurs la principale source d'inspiration du parolier, chanteur et guitariste Kelly Jones. Son frère Richard précise : « Kelly raconte les drôles d'histoires de notre village, puis il est passé aux histoires qui nous sont arrivées sur la route... En général, nos chansons parlent de nos sentiments (...) Je crois que ses études de scénario l'ont aidé à raconter des histoires simples, proches de notre réalité et forcément de celle des gens qui nous écoutent... Et en même temps, cela donne une dimension dramatique à nos chansons... ».

La musique est composée à six mains. « Nous travaillons par petites touches, on pense une chanson, on l'écrit, puis on la modifie, mais après l'avoir laissée reposer, on revient souvent à la forme initiale... Les six premières chansons que nous avons présentées à la presse sont grosso modo les singles qu'on sortira. C'était difficile de choisir sans compter que la maison de disques avait peur que tout soit piraté avant même la sortie de l'album... » glisse Richard dans un sourire.

Les trois villageois de Cwmaman se sont éloignés de leurs terres galloises, non pas pour retrouver un autre Jones à Las Vegas, mais pour s'offrir à Los Angeles les services de Jack Joseph Puig après Mr Gros Son, Andy Wallace (*Faith No More...*) pour le 3e opus. Stuart Cable raconte leur rencontre : « Il a mixé l'album, nous a permis d'agencer toutes ces tonalités que nous avions créées pour cet album comme il l'avait fait auparavant pour Jellyfish ou The Black Crowes. Il nous a permis d'aller exactement là où nous souhaitions aller ».

Les Stereophonics se sont toujours targués de faire des disques simples et évidents, refusant de se lancer dans des disques plus complexes tels que *Ok Computer* de Radiohead ou *Achtung Baby* de U2. Cependant, on sent poindre çà ou là, de nouvelles sonorités, et de légères incursions électroniques. « Le reste des chansons possède très nettement une dimension plus moderne, plus sophistiquée. On les a écrites de la même manière que nos précédents albums, mais on a rajouté de manière discrète des arrangements, et des instrumentations. On a essayé de tester différentes ambiances. Il est important de se surprendre soi-même. Je crois qu'il est impossible de rester éternellement le même... » conclut Richard.



PYROGRADFFOUR
par RGM et Atlas



LATIAS
LATIAS





des inconnues

photographie Mélanie Elbaz
stylisme Laura Klébaner
avec la participation de Myriam et
de Luna le lapin.



